

Un gymnase, cinquante enfants et un auteur : Jean-Pierre Cannet

par Françoise Heulot-Petit

En ce jeudi 17 avril 2014, je suis allée à l'école Jules Ferry d'Orchies engagée dans le projet théâtral THÉÂ initié par l'OCCE (Office Central de la Coopération à l'École) pour rencontrer des élèves des classes de Mme Boittiaux et Mme Dumortier qui avaient lu la pièce de Jean-Pierre Cannet, *La petite Danube*. J'allais y retrouver l'auteur de cette pièce que j'avais déjà rencontré en février de cette année, lors d'une journée d'étude que j'ai organisé à l'Université d'Artois à Arras sur *Les dramaturgies de la guerre dans le théâtre jeune public*. Je souhaitais donc mieux saisir comment des enfants de CM1 et CM2 avaient lu cette pièce sur la guerre.

À 9h30 précise, j'ai découvert Jean-Pierre Cannet debout, face à cinquante enfants assis sur des tapis de sport qui lui posaient des questions. Un auteur debout c'est déjà différent de la posture que je propose à l'université dans un colloque et il n'est peut-être pas anodin que les corps de ces enfants, libérés du carcan de l'espace frontal de la classe, aient pu passer ensuite à l'écriture.

Le premier temps d'échange laisse la place à des questions des enfants qui ne portent pas spécifiquement sur la pièce :

Combien de temps faut-il pour écrire une pièce ?

L'auteur répond que parfois il faut des années. Que cette question n'a pas trop d'importance. Qu'il a besoin de beaucoup de brouillons parce qu'un brouillon « ça sert à essayer » », « ça sert à se tromper ». Il veut sans doute expliquer que le rapport à l'écriture demande un temps particulier fait de fulgurances et de travail, qu'il faut « cheminer » avec ce texte que l'on porte en soi.

Depuis combien de temps êtes-vous écrivain ?

L'auteur reconnaît écrire depuis le CP mais il s'est considéré comme un écrivain à partir du premier livre édité. Je me dis qu'il a fallu la reconnaissance de ceux qui l'ont nommé comme écrivain, en le publiant, pour qu'il accepte cette position et ce travail.

On lui demande alors *quel est son livre préféré* parmi ceux qu'il a faits et il reconnaît que c'est celui qu'il est en train de faire et qui est proche de lui. À chaque fois Jean-

Pierre Cannet demande à l'enfant qui a posé sa question s'il lui a bien répondu, si c'était le sens de sa question et cette mise à niveau de l'auteur et de l'enfant fait ouvrir les yeux grands. Il me semble que les enfants comprennent combien il faut que les mots soient justes et que l'adulte lui aussi - et même s'il est un auteur - peut ne pas savoir répondre « exactement » à une question.

C'est alors lui qui leur demande : « *À quoi ça sert d'écrire ?* »

Les réponses fusent :

- Ça sert à lire
- Ça sert à se cultiver
- Ça sert à avoir de l'imagination
- Ça sert à mieux se comprendre
- Ça sert à mieux communiquer

Et Jean-Pierre Cannet ajoute que savoir écrire ça permet plus tard de trouver un travail.

Combien de livre vous avez écrit ? Décidemment les questions commencent souvent par « combien » comme pour quantifier l'activité d'un écrivain. L'auteur rappelle qu'un seul livre, mais bien fait et important, est mieux que plusieurs moins bien. La quantité moindre étant peut-être le gage de plus de travail car il reconnaît devenir de plus en plus exigeant avec lui-même avec le temps.

Vous ressentez quoi quand vous écrivez ? « Ça dépend des livres, comme toi dans une journée, tu ressens des choses différentes, parfois de la joie, parfois de la tristesse ». Mais l'auteur revient au travail de l'écrivain et ajoute qu'il est en colère quand il fait trop de brouillons. Il précise en même temps que cette difficulté est nécessaire car travaillant sur un thème essentiel – la guerre – il n'y a pas de réponse sûre dans l'écriture, il faut chercher.

Pourquoi le thème des guerres ? L'auteur répond par une question en demandant s'il y a des guerres aujourd'hui et les enfants parlent de guerre en Ukraine. Jean-Pierre Cannet explique alors que « l'écrivain va chercher dans les fêlures, dans les comportements violents pour essayer d'apaiser cela. L'auteur doit amener un doute, une fêlure, la déraison, la guerre dans la cuisine, la guerre de Mathieu avec Mathieu car on peut être en guerre avec soi-même ». Il donne l'exemple du dernier livre sur lequel il travaille. L'intrigue résumée captive déjà les enfants qui lui répondent un grand « oui » quand il leur demande s'il doit continuer cette pièce-là. Il les glisse

ainsi dans l'intimité de cette écriture en train de se faire et je reconnais ses certitudes (le thème, les personnages) mais aussi ses doutes (le fonctionnement de l'intrigue, les rebondissements possibles).

Alors lorsqu'on lui demande « *C'est difficile d'écrire ?* » il répond « oui ».

Ils s'attardent ensuite sur le rôle du titre d'une pièce par exemple :

- Ça sert à mieux comprendre l'histoire
- Ça sert à donner des informations

L'auteur ajoute : - Ça sert à donner une humeur, une intrigue, une envie.

Mais les enfants reviennent à quelque chose de plus personnel : « *À quel âge avez-vous écrit votre premier livre ?* » et Jean-Pierre Cannet ne répond pas précisément et préfère souligner qu'il faut de la maturité pour aborder certains sujets.

Tout cet échange est très sincère car les enfants ont préparé la rencontre et en même temps ils ne lisent pas des questions écrites sur une feuille. Le temps imparti leur permet d'être spontanés dans l'échange et d'être à l'écoute de cet homme et des autres élèves, malgré une acoustique du lieu qui nécessite vraiment de prêter l'oreille à ceux qui sont loin dans l'espace de la salle.

Après la récréation, le deuxième moment de la rencontre commence à 11h, il s'agit de passer à l'écriture. Jean-Pierre Cannet cadre le processus car il reste une demi-heure et parce qu'une fois encore il s'agit d'être très précis. Il propose une grille de travail. Il faut :

- Écrire une *histoire*
- Écrire au présent (ce qui peut permettre d'aborder tous les temps de l'histoire)
- Celui qui dit *Je* est quelqu'un d'autre
- Faire une *action*
- Éviter les emprunts à des genres connus (bandes dessinées, manga, télévision) il faut chercher dans son *imaginaire* quelque chose qui surprend
- Une chose *originale*
- Un texte *court*

La consigne est la suivante « L'impossible retour ». Il explique que ce peut être quelqu'un qui ne parvient pas à rentrer chez lui soit par accident, soit par choix personnel. Enfin, il termine par ces propos généraux qui révèlent son habitude de l'exercice et sa connaissance des barrières ou des facilités inhérentes à l'atelier d'écriture :

« Vous avez des idées mais écrire c'est choisir. »

« On vous aidera si vous avez cherché avant. »

« N'ayez pas peur de ne pas être compris. »

« C'est en essayant qu'on peut trouver. »

Dès lors, la salle de sport se transforme aussitôt en atelier d'écriture géant, avec cinquante enfants sur des tapis, des trampolines, sous des cheval d'arçons ou des barres fixes mais chacun pour soi à chercher dans sa tête. Petit à petit, la position choisie par quasiment tous est celle d'être allongé par terre, le nez à hauteur de feuille. On ne peut pas voir de plus bas, on se place à une autre échelle dans son rapport au monde. Au bout de dix minutes, ils ont quasiment tous commencé l'écriture. Je ne décèle pas la barrière que mes étudiants s'imposent parfois dans l'atelier d'écriture. Les enfants sont spontanés, se connaissent et l'émulation est grande. On vient montrer ses quelques lignes à l'enseignante ou à l'auteur, on veut déjà savoir...

13 h30. Nous reprenons le travail avec l'approche du jeu. Les enfants ont travaillé avec une comédienne et nous proposent deux scènes. L'ensemble des enfants est sur scène, le travail est très impressionnant. La comédienne propose une traversée de l'espace pour traduire l'oppression. Chacun est aux aguets, ils s'observent les uns les autres. L'effet du collectif est fulgurant. Je saisis à quel point la représentation de l'oppression passant par ces corps d'enfants est décuplée. Surtout l'effet de masse peut renvoyer aux enfants enrôlés de force dans la guerre. Leur arme est une main qui mime une arme mais tout cela n'est plus un jeu. C'est le mouvement ralenti et non réaliste de la menace.

L'autre difficulté soulevée est la répartition de la voix du narrateur. La pièce met en scène Anna âgée qui se souvient de la guerre et qui convoque les voix du passé, la sienne enfant, celle de ses parents... Or les enfants ont du mal encore à saisir l'enjeu de l'adresse, la prise en charge d'une seule voix par plusieurs mais de manière séparée. Ils vont peut-être passer par un travail de chœur.

Enfin, les éléments naturels sont essentiels dans la pièce, ici les enfants vont montrer la forêt par les corps. Ils sont ces arbres menaçants aux branches asymétriques. Là encore l'image est forte et claire.

Jean-Pierre Cagnet les remercie pour cette étape de travail, insiste sur l'importance des mots, du rythme que propose la ponctuation. « Il faut aller plus lentement et avoir confiance en soi. »

Nous revenons à l'écriture. Après avoir laissé un temps pour finir les textes, il est temps de les lire. Cinquante enfants en cercle s'écoutent et se regardent.

On se lève et on vient lire son texte devant les autres. Jean-Pierre Cannet souligne le plaisir de la narration que l'enfant prend en disant son texte mais il pense que celui-ci pourrait être plus original. Ses remarques montrent à quel point il est exigeant dans l'écriture et se méfie des facilités. Il propose à deux enfants de se mettre face à face : l'un est pour le texte que l'on vient d'entendre, l'autre est contre et il faut argumenter. Les enfants se prêtent au jeu.

Un texte aborde une histoire de dinosaures. L'auteur retient surtout la dernière phrase : « Je ne vais plus voir mes parents » et replace l'enjeu sur le plan de l'humain, en montrant que le reste est anecdotique.

Enfin, une enfant, toute petite dernière son cahier, lit un texte difficilement audible. L'enseignante le lit à voix haute et là, en quelques phrases, nous entendons la voix d'un soldat qui dit être parti à la guerre parce qu'on lui a demandé, qu'il est dans les tranchées, qu'il ne comprend pas le bruit des balles et qu'il est mort. Cette enfant ne sait pas qu'elle a écrit un monologue. Qu'elle y révèle parfaitement la confusion, du point de vue du personnage qui a perdu ses repères. Que l'utilisation du présent propre à l'hypotypose nous place l'action sous les yeux. Que la langue même est à l'image du souffle haletant de celui qui s'exprime dans un dernier râle. Elle ne sait pas tout cela mais dans ses quelques lignes, j'entends sa lecture du texte de Jean-Pierre Cannet : la guerre, l'incompréhension, la menace, la voix des disparus qui crient une dernière fois. Je sais qu'elle a écrit ainsi parce que les mots de l'auteur sont passés par son corps, par sa voix. Je sais qu'elle a écrit ainsi parce qu'elle a lu et compris de manière peut-être plus intuitive, car elle n'a que huit ans.

Et c'est la belle conclusion de François Ghoris qui rappelle combien « Lire, dire et écrire fait grandir ».